



ANAIS DO XXXII COLÓQUIO CBHA 2012

DIREÇÕES E SENTIDOS DA HISTÓRIA DA ARTE

Organização

Ana Maria Tavares Cavalcanti

Emerson Dionisio Gomes de Oliveira

Maria de Fátima Morethy Couto

Marize Malta

Universidade de Brasília

Outubro 2012



L'image zonarde ou la liberté clandestine

Marie José Mondzain

Dans un monde où les atteintes les plus violentes à la liberté passent par les industries de l'information et de la communication qui usent et abusent des images -ou de ce que l'on nomme comme tel par commodité- je prétends que ce qui mérite le nom d'images concerne envers et contre tout le fondement de notre liberté. Quand ce qui nous est donné à voir cesse de nous construire en tant que sujet libre et en tant que citoyen je remets en question la notion même d'image dans le champ des industries audiovisuelles. En effet la question est celle de la reconnaissance en chacun de nous d'une puissance de produire non seulement les formes d'une réalité partagée mais aussi les figures de ce qui n'est plus, de ce qui n'a jamais été mais surtout de tout ce qui n'est pas encore. Autrement dit ce que je nommerai les opérations imageantes sont les ressources d'énergie ouverte à toutes les formes du possible et plus encore puisque ces opérations ignorent l'impossible. Les industries audiovisuelles se chargent non seulement de donner sa forme au possible mais aussi à l'impossible.

Le capitalisme du vingt et unième siècle est celui qui tend à transformer le peuple en public de consommateurs du visible, public de spectateurs consommés à leur tour par le Moloch auquel il se soumet. Pasolini dans *Pétrole*, désigne cet état de chose du nom d' "hédonisme de la

consommation” du néofascisme. Je me suis efforcée de n’appeler image, de ne réserver ce terme qu’aux productions qui suscitent chez les sujets de la parole et du désir une puissance d’indétermination radicale et donc de liberté. Voilà pourquoi je propose d’appeler Zone cette place illocalisable de l’image au cœur du visible lui-même. Elle est le hors champ immanent au visible. Image est le nom de l’énergie de tous les possibles. Aussi ai-je appelé l’image la “zonarde”.

L’IMAGE ZONARDE

Dire de l’image qu’elle est zonarde peut surprendre: Le mot est une sorte de néologisme en français qui désigne une façon d’habiter le monde pour un sujet nomade, clandestin, irrepérable et dont l’identité fugitive échappe à tout contrôle, à toute assignation à résidence et à identité. La zone c’est souvent, dans nos cités, la banlieue, le no man’s land ou le terrain vague. Le zonard est l’habitant furtif de l’inhabitable. Mais lorsque je choisis ce mot pour parler de l’image, je fais un pas de plus, ou plutôt un pas de côté car je souhaite interroger les images non pas pour en faire un monde à part mais plutôt pour découvrir dans nos opérations imageantes des opérations interstitielles et clandestines au cœur même de notre intimité et dans le sous-sol actif des dispositifs sociopolitiques du pouvoir. Je veux dire que le site de nos gestes créatifs et imageants n’est qu’un lieu fictif et se déplace dans une temporalité furtive installant un écart invisible au cœur du visible lui-

même. Image clandestine qui brouille les pistes pour n'être jamais la proie de l'ordre dominant. Image faible et fragile qui peut répandre à la fois la joie et la terreur. Mais me dira-t-on les images sont partout dans l'évidence de leur présence surabondante et inséparable des régimes de la domination et de la consommation néolibérale.

Pour éviter tout malentendu j'ai choisi, comme je l'ai annoncé, de parler d'opérations imageantes plutôt que d'images. Et je dois bien sûr m'en expliquer. J'appelle opérations imageantes celles qui nous font produire des images et qui nous permettent de les reconnaître comme telles et de leur donner ce nom. Je les distingue des opérations discursives en ce qu'elles sont distinctes des opérations cognitives parce qu'elles sont radicalement articulées aux gestes de la croyance. Ce qui ne réduit pas pour autant les images aux productions visuelles car la langue, les sons, la poésie ainsi que tous les arts vivants et la musique sont producteurs d'images au même titre que les gestes fabricateurs de visibilités proprement dites. Cependant rompre tout lien des images avec les phénomènes cognitifs ne signifie pas non plus que les images ne nous font rien savoir mais cela signifie qu'au cœur des effets cognitifs les images ne sollicitent que la croyance. On ne sait ce que l'on voit qu'à la seule condition d'y croire. Il faut croire pour savoir ce que l'on voit. Cette situation fondatrice de la croyance est à la racine des abus de confiance dont peut user et abuser tout pouvoir d'informer. Je rappelle ce mot terrible de Raymond Aron à qui l'on avait appris en pleine guerre l'existence des camps

d'extermination qu'il n'avait pas vus et dont les nazis avaient composé l'invisibilité: "On me l'a dit, et comme je ne l'ai pas cru, je ne l'ai pas su."

On connaît l'anecdote évangélique selon laquelle Thomas ne croit pas ce qu'on lui fait savoir tant qu'il ne l'a pas vu. L'important pour nous dans la fable qui relate la rencontre d'un homme, Thomas, avec une image, Jésus, c'est la réponse de l'image: "Touche mes trous" qui fait écho au "Noli me tangere". Autrement dit croire ce que l'on voit suppose que l'on fasse le deuil du toucher. Si, pour savoir, il faut croire alors la question de l'information est affaire de confiance ou de crédulité mais aussi de contact singulier du regard avec une zone immatérielle, invisible, trouée. L'image ressuscitée est celle du zonard par excellence, image qui se laisse voir alors qu'elle n'appartient à aucun espace ni lieu assignable et qu'elle va excéder toute temporalité. L'image n'est pas immortelle mais elle est éternelle, dans l'indétermination de sa présence. Présence dont il faut comprendre qu'elle est le signe d'une absence J'y reviendrai car les théologiens du christianisme primitif ont été les premiers penseurs de la zone de tous les possibles avant de devenir les Pères fondateurs d'un empire de la crédulité et d'instituer une police du regard et de l'assignation institutionnelle. Le registre de l'image renvoie de ce fait directement à la question de toutes les formes du crédit donc aussi du contrat et de la promesse. Qui est digne de foi dans le registre nécessairement temporel de tout contrat et de toute promesse sans lesquels il n'y a pas de lien social possible donc de vie politique? Rien

d'étonnant à ce que les créateurs de cet empire aient été les inventeurs aussi magistraux que désastreux du crédit et de la dette. Nous en savons aujourd'hui quelque chose dans le monde occidental chrétien.

Si j'ai parlé de gestes de la croyance c'est pour faire entendre que notre relation aux images ne relève pas d'une faculté psychique spécifique qui serait distincte par exemple de celle de la mémoire, du jugement ou de la raison comme on a cru pouvoir le penser et l'enseigner dans les diverses théories psychologisantes ou dans une division hiérarchique des facultés de l'âme. Ces théories ont longtemps supposé que nous étions doués à des degrés divers d'une faculté nommée imagination ouverte aussi bien à l'art et à la poésie qu'au fantasme et au mensonge. Dans une conception des facultés, l'imagination a été suspecte et le plus souvent condamnée par les philosophes pour trahison de la vérité ou de la réalité. La fiction c'est-à-dire les opérations de la *Phantasia* des Grecs, désigne en vérité tous les arts de forger. Or l'humanité est une affaire de forgerons dont les gestes font advenir les figures de notre réalité. Freud en abandonnant la psychologie et donc le vocabulaire de ladite imagination reconnut dans les opérations imageantes le champ énergétique du désir inconscient. Le sujet de la parole est alors reconnu d'abord comme sujet du désir qui dès sa naissance compose sa propre image en relation avec les premières stimulations sensibles qui lui parviennent depuis le monde. Françoise Dolto parle même d'image inconsciente du corps dès la vie intra-utérine. Fantasmes, rêves et représentations sont

les œuvres de notre puissance fictionnelle et le resteront jusque dans les gestes de la raison. L'inconscient est une zone inassignable où le sujet qui se construit ignore les lois de la non-contradiction et de l'irréversibilité du temps. Dans le royaume des images, l'impossible n'existe pas. Il n'est d'autre régime de l'inconscient que celui de la croyance et il nous faut donc parler de gestes imageants en tant que gestes de la croyance afin de comprendre la puissance opératoire des images que ce soit dans le registre subjectif ou dans le registre politique. C'est sous le signe de la croyance et du crédit que peut être abordée la question de ce qui constitue le sujet de la parole avant même qu'il ait pu faire usage de cette parole à tel point que l'on peut considérer d'un point de vue clinique que la construction du sujet de la parole dépend entièrement de ce qui se joue pour chacun de nous dans notre relation aux opérations imageantes. Les souffrances psychiques infantiles et les pathologies précoces qu'elles soient d'ordre psychotique et autistique sont toujours des pathologies de l'image. Nous jouissons et souffrons sur le site interne de l'image qui est sans doute la couche de sédimentation la plus archaïque sur laquelle se construit le vivant. C'est sans doute pour cette raison que Fernand Deligny, qui consacra sa vie aux relations avec les enfants autistes, a pu écrire que l'image est "peut-être d'origine animale", ou encore ailleurs qu'elle est "un registre fossile de l'humanité". Cette souffrance est devenue aujourd'hui souffrance sociale et politique justement parce que les pouvoirs dominants nous atteignent directement en envahissant le site intime de nos

opérations imageantes et donc portent atteinte à la genèse de notre construction subjective. Ce n'est pas un hasard que ce soit dans le monde le plus soumis à la production industrielle des images que s'élèvent les plaintes les plus aiguës de celles et ceux qui éprouvent des phénomènes addictifs ou délirants de désubjectivation.

L'empire néolibéral s'est emparé du site des images pour en faire le site d'une production imaginaire massifiée. L'empire de la fiction capitaliste impose à tous les figures du bonheur et du malheur formatées comme des produits en série prêts à la consommation des consommateurs d'images. Ces consommateurs sont eux-mêmes consommés à leur tour par l'industrie de la communication planétaire. Souvenez vous du film *Soleil Vert* de Richard Fleischer (Soylent Green, 1973) qui décrit un monde où l'on vit déjà à l'état de cadavre et où l'on organise les funérailles de celui qui deviendra nourriture sacrificielle et consommable: il devra se coucher devant un écran vibrant et débordant des images et des sons qui rendent un hommage jubilatoire et printannier aux images électroniques et numérisées de la nature.

Les maîtres de nos croyances nous informent de ce qu'il faut savoir, décident ce qu'il faut ignorer ou oublier et surtout organisent ce qui doit nécessairement nous faire jouir ou pleurer. Jamais l'état dans lequel nous sommes ne fut aussi homonymique d'un devenir image en tant que chose. Je dis homonymique parce que les images qui nous submergent sont coextensives à l'espace de la production capitaliste et donc produisent un empire des images qui

n'a plus rien de commun avec ce que je désignais sous le nom d'opérations imageantes. J'appelle iconocratie cette dictature visuelle qui nous prive de la libre indétermination de la zone où se constituent les figures de notre désir et la liberté de nos fictions. Devenir chose dans le monde où l'image des choses transforme tout site imageant en marchandise ou en client consommateur des images de choses. Il nous appartient donc au plus haut point de dénoncer cette homonymie perverse qui prend le pouvoir sur les gestes et les opérations qui doivent nous construire en tant que sujets imageants et en tant que citoyens et non nous détruire en nous consommant et nous recyclant.

C'est bien parce que l'image ne connaît pas le régime de l'impossible et parce que la croyance ignore les frontières du nécessaire et du possible qu'elle porte en elle l'énergie d'indétermination absolue qui nous autorise à créer et à transformer le monde. Dire de la relation des images à la croyance qu'elle ne se formule qu'en termes d'énergie et non en termes de représentation c'est reconnaître que les opérations imageantes ne sont opératoires que depuis un site d'indétermination invisible. Le fameux trou proposé aux mains de saint Thomas ! C'est ainsi que j'ai forgé la notion de fiction constituante. J'entends par fiction constituante par opposition aux fictions destituant ou destructrices, le site depuis lequel les gestes imageants donnent forme et figure à notre capacité d'agir et de changer le monde. Cette énergie invisible concerne toutes nos créations au-delà des seules productions visuelles. Les opérations imageantes sont des gestes énergétiques qui peuvent s'emparer de

tous les matériaux et de tous les signes. Peindre, chanter, filmer, danser, ... Tous les jeux sont possibles dont les règles peuvent changer à tout instant jusqu'au "dérèglement de tous les sens" et surtout du sens.

Jamais dans nos cultures, le terme de crise ne fut plus utilisé jusqu'à l'usure de ce qu'il désigne. La crise du capitalisme néolibéral est devenu pour celles et ceux qui se sentent ses victimes une crise de la subjectivation elle-même. Le "tout va mal" désigne ensemble la maladie d'un système et la souffrance des vivants. Tant et si bien que certains pensent que la bonne santé du système suffirait à assurer le bien-être et le bonheur des vivants. Certains pensent qu'il faut soigner le capitalisme pour guérir la souffrance subjective. Transformer le PIB en mesure du bonheur me semble la pire des réponses propres à la critique néolibérale du libéralisme lui-même. On tombe en effet dans l'impasse que Guy Debord dénonçait avec une parfaite lucidité dans la Société du spectacle: la forme d'une lutte contre un système doit être d'abord une lutte critique contre les formes utilisées par le système pour son auto critique. À tel point que Debord préconisait l'abstention radicale de toute production d'image et produisait des films sur écran noir. Je ne choisis pas l'aniconisme ni l'iconophobie ni davantage l'iconoclasme. Bien au contraire, je dis qu'il faut défendre et sauver nos opérations imageantes. Mais nous ne sortirons jamais des impasses du néolibéralisme en nous battant pour un plus de bonheur, un plus de qualité de vie, un plus de moralité et d'humanisme social, en un mot pour plus d'amour partout. On en voit les effets dans les

populations exclues du bonheur général à qui l'on propose la réussite spectaculaire dans le spectacle lui-même. Leur violence répète et amplifie la violence du système qui les aliène.

Un autre monde est-il possible? La réponse exige que l'on s'arrache à l'univers de la nécessité et que ce soient tous les possibles qui nous soient ouverts à partir du moment où les forgerons de l'impossible sont détrônés. De façon étonnante, le premier qui comprit cela fut Saint Paul qui déclare dans l'Épître aux Corinthiens que désormais puisque nous vivons sous le signe de l'image, la lettre et la loi sont abolies. C'est lui qui écrit: "désormais tout est permis (*panta exesti*) mais il ajoute "tout ne me construit pas" (*alla mè panta me oikodomei*). La thèse est donc posée avec autant de violence que de clarté. Mais de quelle construction s'agit-il? Paul veut-il construire la liberté d'un monde où tout est possible, ou veut-il construire l'Église où l'image prendra le pouvoir et fera loi? Le dilemme l'a justement mis en crise, et sa parole inspirée balance entre le choix pour la transe libre ou le choix de l'institution et du contrôle. Paul, lui, croyait que la fin des temps était proche et n'envisageait pas d'autre règne que le triomphe imminent de l'image salvatrice et ressuscitée. Mais les Pères de l'Église ont vu le temps passer et ont pris en main les rênes de l'histoire politique et le pouvoir temporel de l'institution. Dès lors la transe est oubliée et les visibilités sont affaire de gestion pour un pouvoir qui installe une police du regard et un régime émotionnel de l'information planétaire et univoque. La maxime est désormais la suivante: faire voir c'est faire

croire ; faire croire c'est faire obéir. La formule est implacable et n'a pas pris une ride. Voilà notre héritage dans sa duplicité oxymorique: Comment faire vivre l'énergie shamanique du possible propre à nos opérations imageantes? Comment résister à la propriété monopolistique du visible? L'idiome de la possession a bien cette ambivalence puisque le terme désigne à la fois le pouvoir du propriétaire et l'état d'expropriation. Faut-il choisir entre l'état de possédant ou celui de possédé? Est-ce que le possédé échappe toujours à la domination du possédant?

Avant de répondre dans mon idiome à la question de savoir si et comment on peut construire une réponse résistante et active à la domination iconocratique, je souhaite évoquer deux registres actuels de la critique du système néolibéral qui dénoncent l'exploitation spécifique des opérations imageantes et la manipulation technologique de la croyance. Je veux parler de ces récentes adresses faites à la sorcellerie et au shamanisme dont la transe devient *pharmakon*, je veux dire à la fois poison et remède dans ces temps de crise. Deux mouvements critiques distincts et complémentaires ont voulu faire appel à l'anthropologie pour indiquer les voies d'une résistance à la dictature de l'impossible. Les forces de résistance contre l'extinction de l'énergie du possible veulent désormais faire appel à d'autres sources énergétiques issues d'une réflexion anthropologique. La critique de la raison capitaliste doit en passer par une critique de la raison elle-même. Le règne de la raison appuyé sur les forces deux fois millénaires de l'institution ecclésiastique a habilement combiné une domination

de la croyance et du crédit, de l'abus de confiance et de la crédulité qui n'a même plus besoin des adhésions religieuses pour maintenir le système de sa pseudo nécessité. C'est dans ce paysage que se sont formés ces deux mouvements critiques: d'un côté se fait entendre la dénonciation de la sorcellerie néolibérale et de l'autre la relance d'une sorcellerie résistante à cette magie noire du capital. Il me semble que ce qui se joue dans les deux démarches partage un commun dénominateur: le désir d'échapper au soupçon de la régression naturaliste et archaïsante et celui de ne pas tomber dans la consommation néo-spiritualiste de suppôts du capital. Ces mouvements s'inscrivent dans une histoire du XXème siècle: au moment même où la psychanalyse mettait en œuvre une reconnaissance du sujet de la parole en tant que sujet du désir, ce sont les anthropologues qui découvraient et faisaient connaître des sociétés où la circulation des biens et des services, des personnes, des signes et des choses répondaient et répondent encore à une tout autre logique que celle que le monde occidental chrétien considérait comme naturelle et universelle. L'atteinte salutaire portée par l'anthropologie à l'anthropocentrisme chrétien occidental a permis une nouvelle lecture de notre propre histoire. On a reconnu au cœur de l'occident rationaliste et dominateur l'existence souterraine, tenace et rebelle d'une autre histoire: celle des populations colonisées et asservies, celles des femmes et des sorcières, celles des fous et des réprouvés... En un mot l'immense zone culturelle et cultuelle où opéraient et opèrent encore des énergies inassignables, des désordres

féconds, des chaos inventifs, des brouillages créatifs et donc finalement une histoire des contre-pouvoirs qui n'ont cessé d'exister fût-ce au prix des persécutions, des asservissements et des exclusions les plus féroces. Ainsi s'amorça un mouvement qui décida de décoloniser la pensée, de féminiser la puissance, dans la crise de redécouvrir la transe. En un mot il s'agit de faire agir les forces du désordre, de les arracher au silence, de reconnaître la puissance des faibles. C'est à travers elles que devraient se mobiliser les figures du possible. Franchir les frontières de l'impossible et du permis, tel est le programme de ceux et surtout celles qui veulent promouvoir un monde différent et nouveau. Ce n'est pas si simple car, nous disent Stengers et Pignarre les possédants sont eux aussi sorciers dans leur ouvrage *La sorcellerie capitaliste* (publié aux éditions de la Découverte en 2007). Ils font apparaître au fondement du système un dispositif symbolique et matériel de croyances et de crédulité, de manipulation du crédit qui nous envoûte en nous privant de toute énergie fictionnelle. La réalité, le réel même, c'est ce à quoi l'on nous demande de croire. Nous vivons donc un paradoxe ravageur, une sorte de parodie du hégélianisme: tout ce qu'on croit est réel et tout ce qui est réel est coextensif à tout possible. Donc il nous est impossible de croire à un autre monde que le monde réel auquel nous devons croire. Aujourd'hui la crise du désenchantement est idéologiquement soutenue par la rhétorique de la fatalité entretenue par des enchanteurs qui nous ensorcellent. Prisonniers des sortilèges nous sommes pris en otage par la sorcellerie du pouvoir économique et

financier qui met en place l'espace d'un destin inéluctable, d'un ordre sur lequel nous n'avons aucun pouvoir. Une sorte de magie noire nous condamne et nous aliène pour le plus grand profit de ceux qui croyants ou pas ont surtout mis en place une machinerie persuasive qui enlève tout espoir de transformation. Metropolis de Fritz Lang fut dès 1927 une des premières fictions cinématographiques qui mit en scène la fiction destituante de la grande machinerie industrielle et financière que nous entretenons autant par nos gestes que par notre crédulité. J'évoquais plus haut Solent Green qui un peu plus tard reprenait au vol le thème de notre dévoration par la machine que nous alimentons par notre substance. Isabelle Stengers et Philippe Pignarre s'inspirant justement des dispositifs d'envoûtement dont ils reconnaissent les opérations dans les dispositifs de croyance du néolibéralisme, proposent des procédures micro sismiques de désenvoûtement. Les scientifiques, les hommes politiques, les journalistes, tous sont soumis au même traitement: *“C'est une “initiation noire”, l'adhésion à un savoir qui sépare les personnes de ce qu'elles continuent à sentir souvent, et qu'elles renvoient désormais du côté du rêve ou de la sensiblerie dont il faut se défendre.”* En devenant à notre insu une *“petite main”* au service du système, on renonce à penser, et l'on revendique fièrement ce renoncement (les autres, les naïfs, ceux qui “en sont encore là”, auront droit à des ricanements méprisants), pour se soumettre à la dictature du “il faut bien”. *“Ce que l'on faisait faire aux gens au nom du progrès, lorsque ce concept tenait encore la route, on le leur fait désormais accomplir au*

nom du réalisme”, remarque Isabelle Stengers.

Puisant dans leur connaissance de l’ethnopsychiatrie, Pignarre et Stengers décrivent le capitalisme comme un *“système sorcier sans sorciers”*: *un système qui nous frappe de paralysie et d’impuissance en nous confrontant sans cesse à ce qu’ils appellent des “alternatives infernales” - par exemple: si vous voulez maintenir ou renforcer la protection sociale des salariés, vous accélérez les délocalisations et provoquez la hausse du chômage...* Philippe Pignarre: *“Un dispositif que ses victimes activent malgré elles: c’est cela, la définition d’un système sorcier !”* *Le discours des hommes politiques depuis deux bonnes décennies pourrait se résumer à cette phrase, écrivent-ils: “Je vais vous expliquer les contraintes inexorables auxquelles notre action est soumise.”*

Cette démarche veut opérer comme le hors champ immanent aux analyses économiques et sociologiques qui voudraient composer le nouveau masque philanthropiques des nouvelles dictatures. Stengers et Pignarre voudraient faire surgir le corps du refus, être la voix qui conteste, faire appel à des énergies souterraines pour organiser un désenvoûtement prophylactique. Si le discours du maître est une incantation qui nourrit la transe capitaliste alors il faut faire surgir le régime de conscience que nécessite la construction d’un monde autre. On pense au travail anthropologique de Jeanne Favret dans la Mayenne aux prises avec la force des envoûtements locaux et découvrant la complexité paradoxale du désenvoûtement dans le cercle d’une autre sorcellerie qui opère comme le hors champ

immanent à la première. De quelle nature est le pouvoir de ceux qui luttent contre la sorcellerie des maîtres? Une pure émancipation vers l'indéterminé ou la composition d'une contre-sorcellerie? C'est en Amérique que l'on a vu naître une contre-sorcellerie féminine qui veut armer le peuple des femmes dont on attendrait la puissance révolutionnaire qui ferait advenir le peuple tout entier. Il s'agit du mouvement créé et guidé par Starhawk. En s'inspirant de la sorcellerie et de la magie primitive des femmes fécondes et furieuses, ces femmes veulent ou semblent vouloir rétablir un lien naturel et politique avec les énergies transformatrices de la terre, de la nuit, avec les forces élémentaires qui produisent du lien, de l'amour de la solidarité de la tolérance bref ces nouvelles sorcières veulent instaurer et faire vivre une sorte de sabbat politique dont les femmes seraient le ferment opprimé et désormais émancipé et émancipateur au niveau de la société tout entière. *“Nous sommes, dit Starhawk, sur un terrain qui n'a pas été encore cartographié, nous créons une politique qui n'a pas encore été définie. Et pour ce faire il serait peut-être temps de laisser Martin et Malcolm débattre ensemble autour de la table du dîner en compagnie d'Emma, de Karl, de Léon et de tous les autres et de sortir dans l'air frais de la nuit”* Starhawk Parcours d'une altermondialiste développé dans *Femme Magie & Politique* dont le titre original est *Dreaming the dark, magic, sex and Politics* (1982) . Les sorcières altermondialistes plaident pour l'obscur en se référant aussi bien aux cultes lunaires qu'au sous-sol ténébreux de l'underground. Soit mais faut-il nécessairement alimenter la force d'un tel mouvement

critique à un idiome archaisant, néo-humaniste. Starhawk dont la traduction française fut postfacé par Isabelle Stengers semble consciente des écueils et fait en sorte de les éviter. Mais il y a véritablement un risque de moraliser le monde plutôt que de le politiser? de le ré-enchanter fantasmatiquement plutôt que réellement. C'est un écueil qui guette nombre de mouvements féministes résistant aux USA, dont une autre figure importante fut celle qui initia la politique du care autour de Joan Tronto. Tronto publia en 1993, *Moral Boundaries. A political argument for an ethic of care* qui fut traduit par "Un monde vulnérable. Pour une politique du care". En face de la critique du néolibéralisme en termes de manipulations aliénantes de la croyance, les contre-pouvoirs sont pensés par un ensemble composite de militantes mi-Erynies mi-Euménides qui instaurent un nouveau régime de rapport intrasubjectif et intersubjectif. Le souci de l'autre et l'énergie amoureuse prennent la place du contrat politique et de l'accueil inconditionnel que nous devons à tout autre quel qu'il soit. La difficulté vient de ce qu'il est compliqué et presque contradictoire d'exercer ensemble la clandestinité et l'hospitalité, la solitude et le lien. Et pourtant c'est là le vrai nouage porteur du changement. Les opérations imageantes sont habitées par une énergie oxymorique, une puissance de brouillage qui met et doit mettre le sujet du regard en situation de crise, c'est-à-dire de violence interne et de force symbolique.

Je voudrais ici revenir en arrière, cet arrière étant le fond historique grec sur lequel il nous faut bien comprendre ce qu'est une crise. Tout l'intérêt de ce

retour aux Grecs consiste à entendre ensemble toutes les strates sémantiques du mot *crisis* qui pour une oreille grecque permettait d'entendre dans le phonème de la crise tous les harmoniques du mot lui-même. *Crisis* c'est la transe, c'est la convulsion, c'est la séquence épileptique inséparable de la mantique. Entre le fou et le devin, entre le devin et le sage, il n'y a qu'un écart que Duchamp aurait nommé **inframince**. Cet écart imperceptible qui sépare le dément du visionnaire est une zone inhabitable, un no man's land, un terrain d'indétermination où le vague divague mais où la divagation inscrit un terrain de lutte. *Crisis* donc mais comment ne pas rappeler aussi que pour l'oreille grecque *crisis* signifie jugement, *Krinô* je discerne et je juge, *kritès* c'est le juge qui siège dans un tribunal. Donc les opérations critiques loin d'être des mouvements convulsifs, pathologiques et hors de tout contrôle, sont au contraire des opérations de discernement et de jugement qui ne vont pas sans déboucher sur des décisions claires et clarifiantes. Ce spectre sémantique est une indication fondatrice pour qui veut comprendre que celui qui en passe par les étapes d'expérience d'irréalité voire d'hallucination, est aussi le sujet du jugement et du choix éclairé. Comment comprendre cette figure quasi oxymorique de la crise si ce n'est en la considérant politiquement? C'est bien ainsi qu'il faut considérer les Maîtres fous de Jean Rouch: la séquence rituelle et carnavalesque fait de la transe un opérateur d'analyse politique spectaculaire. Reste la question toujours ouverte: comment faire opérer dans le réel l'énergie révolutionnaire des images? comment transformer le réel à

partir des contre-pouvoirs qui s'expriment librement dans le hors champ de l'ordre dominant?

Je proposerai quant à moi une autre voie fondée sur un retour au lexique de la **zone** afin de redonner aux opérations imageantes leur énergie résolument révolutionnaire. Mon hypothèse est alors la suivante: seules les opérations imageantes occupent ce lieu du possible, le font exister et distribuent à toutes et à tous sans distinction le pouvoir de créer d'autres mondes, des mondes à venir, des mondes possibles.. Donc pour me faire comprendre, je passerai par trois points: la *chôra* platonicienne, le shamanisme des images et pour finir l'**inframince** de Marcel Duchamp. Hors de tout cercle sorcier il s'agit de penser le lieu illocalisable de l'image: ce que j'appelle une zone et que Platon dans le *Timée* appelle *Chôra*. comment comprendre la non-appartenance de l'image à un régime disjonctif à un espace contrôlable et mesurable? Avec elle la logique du tiers exclu devient alors une logique du tiers inclus c'est-à-dire qu'entre deux éléments contradictoires, voire conflictuels et irréductibles l'un à l'autre, il ne faut pas choisir et exclure l'un des deux termes et n'en garder qu'un seul au nom de l'univocité de la vérité. Bien au contraire en présence de deux éléments qui sont sans rapport possible seule l'image met en rapport ce qui est sans rapport. Les opérations imageantes surgissent dans une zone sans lieu qui met en rapport ce qui est sans rapport. Platon fait l'hypothèse constituante d'un genre de l'être qui ne relève étrangement ni de l'être ni du genre, et dont il dit qu'il est difficile à penser, obscur, aporétique, mais saisissable en

rêve (*oneiropoloumen*), Il écrit que ce site qu'il nomme *chôra* est la mère, la matrice et la nourrice du visible. Je choisis de traduire *chôra* par zone, m'inspirant dans nos langues de ce qui sonne et résonne politiquement dans ce mot et que je précisais au départ. Lorsque les Chrétiens ont inscrit dans l'icône ce qu'il en était du corps de la Vierge, ils ont écrit pour le nommer *chôra tôn achôrêtôn*, que l'on pourrait traduire par site de tous les insitués ou insituables, donc zone atopique. Autrement dit *chôra* est le contraire de *topos*, de la place naturelle ou légitime occupée par les corps et par les choses. Rien de ce qui a lieu ne serait visible sans l'invisible *chôra*. La zone n'appartient ni à l'être ni au non-être comme le dit l'Étranger dans le *Sophiste*. L'image *eikôn*, plus exactement le semblant, se laisse voir en apparaissant et disparaissant sur un mode sensible à partir d'une zone d'indétermination absolue, impensable. Platon le désigne comme giron virginal et fécond du visible. Qui dit mieux pour préparer le terrain de l'incarnation de l'infini à partir d'une matrice indéchirable et féconde. On aurait pu en rester là si la sorcellerie des fables chrétiennes s'était contentée de nous libérer de la pure nécessité que nous impose l'expérience de l'espace et l'épreuve du temps. Mais les sorciers veulent toujours le pouvoir et l'image eut beau dire: "mon royaume n'est pas de ce monde", les théologiens et l'empereur ne l'entendirent pas ainsi. C'est que les opérations imageantes rompent avec l'évidence du visible, non pour mettre en doute l'expérience effective de la manifestation du monde et des effets de cette manifestation sur notre corps et notre affectivité, mais pour ne pas faire

de cette expérience une épreuve muette et passive dans un temps homogène et irréversible nous privant de toute initiative et donc de toute liberté. Les opérations imageantes connaissent toutes les permutations, renversements, réversibilités qu'il s'agisse du sexe, du genre, de la place sociale, du partage des pouvoirs et des forces. Les images sont trans-genre, *queer* parfois, **transgénériques** toujours. À côté de ce qui se poursuit inexorablement et dans cette poursuite inexorable à côté de ce qui nous poursuit ou que nous poursuivons, il y a place pour toutes les irruptions de ce qui arrive contre toute attente et pour tous les jeux du désir. En ce sens les films de Weerasethakul et particulièrement *Tropical Malady* est la réponse la plus opérante que l'on puisse opposer à *Soleil vert*. La relation entre les vivants et les morts est une relation irréductible qui fait parcourir à chacun la trajectoire la plus implacable et, dans le même mouvement, cette relation est celle qui est totalement innervée par le désir. Les vivants et les morts qui sont sans rapport, sont les sujets déssexualisés d'un érotisme initiatique qui les met en rapport sur le mode imageant de l'apparition et de la disparition. Leurs énergies circulent dans tous les sens et dans la nature entière la course de l'un vers l'autre, de l'un contre l'autre se déroule dans un temps réversible, dans la permutation des places, dans les marges suburbaines d'une zone où l'on se perd pour se trouver et où l'on se trouve pour se perdre. La forêt vierge comme on l'appelle alors que les chrétiens auraient bien du mal à reconnaître dans la Vierge l'esprit de la forêt. Et pourtant ! Weerasethakul est sans aucun doute un maître

de la zone, un maître-fou de la fiction cinématographique.

Je pense qu'il n'est pas nécessaire de construire un appareil théorique de résistance au pire que l'on nous réserve mais au contraire il nous faut impérativement confier à la quotidienneté des gestes imageants la charge de faire vivre les énergies révolutionnaires de tous les contre-pouvoirs. En quoi cela consiste-t-il? Il s'agit, me semble-t-il, de faire vivre une *chôra* partout où nous sommes, c'est-à-dire de créer partout où nous agissons un site d'accueil et de recueil, d'hospitalité inconditionnelle à tout autre dans une égalité fictionnelle et constituante, en un mot de faire surgir à tout instant une zone pour les zonards. Soyons zonards, opérons par la force des énergies fictionnelles. Les artistes sont nos guides sur le chemin de notre "devenir zonards". Les gestes d'art sont par excellence ceux qui mettent au monde, donnent naissance à ce site de liberté sans entrave et sans assignation à résidence ni à identité. La zone n'est pas ailleurs, n'est pas un lieu d'exclusion, ni un désert privilégié qui échapperait à l'espace des dispositifs de pouvoir. La zone est au cœur même de ces dispositifs le site de la fragilité, de l'énergie sismique et fracturante qui habite comme les Erynies au cœur de la cité. C'est le sujet de *Théorème* de Pasolini. Un inconnu venu d'on ne sait où et allant, on ne sait où, fait surgir au cœur intime d'une famille totalement conforme une zone révolutionnaire. La sexualité devient alors le mode irruptif et éruptif de la mise en crise des rapports. C'est parce que l'infini et l'incontrôlable sont immanents à notre monde, qu'il nous incombe de les faire opérer. La clandestinité

n'est pas sans risque ni sans danger. Cette puissance constituante s'exerce tant sur le plan subjectif que dans le champ politique c'est-à-dire celui de la communauté qui tend à se constituer comme peuple. La confusion des genres, l'indifférence des sexes, la permutation des places assignées par l'ordre et la hiérarchie sociale ainsi que par la distribution biologique des fonctions, tout cela peut s'effacer au profit d'une naissance qui n'est autre que celle de l'image à l'état naissant. L'image est et doit être un état de notre relation au monde à condition d'être fidèle à cet état naissant. Hannah Arendt a su faire entendre dans son propre vocabulaire politique que l'humanité a seule la place insigne que lui confère le don des commencements. La naissance est alors le paradigme de toute liberté.

Je ferai un dernier pas sur le chemin qui devrait nous faire reconnaître le site de l'image comme zone rebelle à toute assignation à résidence et à toute identité fixe qu'elle soit nominale, sexuelle, grammaticale, locale ou temporelle. L'hymen virginal n'était que la pensée de la mince pellicule indéchirable qui contenait l'infini sans le réduire et l'enfermer dans une clôture. Membrane qui sépare l'irréductiblement séparé, elle met en rapport sans fusion ni confusion ce qui est par nature et par définition sans rapport. L'image est dans la zone sur ce site pelliculaire et membraneux où il n'y a ni rapport sexuel, ni mélange au coeur de l'union. C'est ici pour conclure qu'il faut saluer l'invention magistrale du grand zonard que fut Marcel Duchamp lorsqu'il inventa le terme *d'inframince*. Renonçant à faire des "images rétiniennees et sentant la térébenthine" dans un monde où son talent

aurait été réduit à la production d'objets de délectation et de consommation, Duchamp entre dans la plus grande réserve, dans l'abstinence iconique pour mettre uniquement en œuvre une zone imaginaire, et rêvée métaphorisée par le gaz, la fumée, l'odeur, les flux les poussières et les évaporations *Inframince* sera la membrane sur laquelle le visible laissera sa trace illocalisable et furtive. *La Mariée* et *les Célibataires* sont les organes d'une machinerie désirante et virgine donnant naissance à la transparence sismique et zébrée du Grand Verre. On ne saurait produire une proposition plus fracturante de l'ordre établi dans les arts plastiques. L'artiste est un zonard, vagabond inventif sans domicile fixe, qu'aucune police ne peut arraisonner. Dès lors la transformation du monde ne peut être qu'une transformation du regard sur lui, une transe insolente des gestes productifs, une transfiguration électrique et gazeuse de toute consistance propre à la marchandise.

Quand Paul, emporté par l'hystérie révolutionnaire et universaliste de son éloquence enthousiaste déclare que désormais il n'y a plus ni homme ni femme, ni citoyen ni esclave, ni juifs ni païens, lorsqu'il dit que ce qui est impur n'est pas ce qui entre dans la bouche mais ce qui en sort, il donne le signal des enjeux, mais il fut entendu comme sonneur du tocsin du retour à l'ordre. Tous les sans-voix et les sans pouvoir étaient prêts à se reconnaître dans ce roi de carnaval crucifié et tourné en dérision se désignant lui-même dans le hors champ de tous les règnes dominants. Le zonard par excellence c'était sans doute ce juif errant, image du père incréé, orphelin sans sexe et père de sa

mère, elle-même épouse de son fils et créée par lui... image inassignable introuvable, hermaphrodite ou androgyne comme les pères ont parfois osé le suggérer. Les opérations imageantes sont créatrices de permutation, de réversibilité, de déplacement des identités, un jeu d'apparitions et de disparitions où l'essentiel se joue dans le regard auquel il s'adresse. Dans la zone il n'y a de place pour personne. Cette souveraineté de l'adresse quand l'artiste renonce à tout pouvoir se déclare comme le nouveau shamanisme qui fait basculer de façon oraculaire toutes les identités.

Ces quelques pas rapides, trop rapides mais j'espère indicateurs de piste devraient nous permettre de conclure que l'image produit cette fiction constituante que nous appelons l'humanité et qui n'est pas un genre, qui ignore la différence, toutes les différences et qui devient de ce fait la matrice d'un rapport égalitaire que j'appelle aussi la fiction constituante propre à produire le peuple. Autrement dit l'image est carnavalesque où elle n'est pas. J'entends par carnavalesque toute séquence temporelle où l'événement redistribue avec autant de séduction que de violence les fonctions et les identités en les brouillant toutes. Le monde est une machinerie ludique dont on peut changer les règles non seulement à la mesure de la liberté que l'on s'accorde à soi-même mais surtout à la mesure de la liberté que l'on donne et que l'on accorde aux autres, à tout autre sans conditions. L'image doit être révolutionnaire sinon l'humanité ne sera pas.

